

BALS

Poèmes inédits

PAR

M. RAPHAEL BARQUISSAU

MEMBRE TITULAIRE DE L'ACADÉMIE

Lus par Mme R. Barquissau à la séance de réception
du Sénateur Auber.

I

Corps charmants dévêtus pour la fête nocturne
Vous êtes un éclair de joie éblouissant
Dans l'ombre où notre vie inquiète descend
Pressant de jour en jour sa marche taciturne.

La jeunesse ruisselle en vous à pleines urnes,
Dans votre chair en fleur que la chaleur du sang
Anime, dans l'élan de votre essor dansant,
Chœur de grâces liant les pas du vieux Saturne.

Le temps n'est plus. La nuit lumineuse du bal
Change en éternité des minutes exquisés.
De musique d'amour les cœurs fervents se grisent...

O doux instants conquis sur le destin fatal ;
Charme des yeux, charme des voix, charme des poses,
Oasis de bonheur dans nos déserts moroses...

II

O beauté languissante et chaste des créoles
 Qu'un frisson de plaisir anime aux soirs de bal !
 Fleurs de chair mate et fleurs d'un éclat idéal
 Jaillissant de la gaine entr'ouverte aux épaules ;

Tailles souples ; jarrets tendus comme un ressort ;
 Corps ployés et vibrants comme une belle épée ;
 Coins de nudité blonde aperçus dans l'essor
 D'un geste qui rattrape une boucle échappée ;

Pieds nerveux palpitant sur le sol ; longs bras nus
 Rythmant d'un mouvement berceur la valse lente ;
 Lents départs cadencés vers des buts inconnus ;

Cols inclinés dans une attitude dolente ;
 Doux propos chuchotés à de longs cils fermés ;
 Beaux corps abandonnés à des bras bien-aimés...

LA DÉCORATION DE M. MÉZIAIRE GUIGNARD

Vice-Président de l'Académie de La Réunion

La Promotion du 14 Juillet 1923 dans l'Ordre National de la Légion d'Honneur contient la nomination au grade de Chevalier de M. Méziaire Guignard, Professeur honoraire, Conseiller privé et Vice-Président de l'Académie de La Réunion.

Nulle décoration ne pouvait être mieux accueillie non seulement de notre société, mais de la Colonie entière où elle a été saluée d'un unanime applaudissement. La haute estime, l'affection respectueuse et vive que porte à M. Guignard toute la population, peut-on dire, de son île natale, se sont manifestées à cette occasion dans de chaleureuses et nombreuses réunions, tant à Saint-Pierre qu'à Saint-Denis. Dans cette dernière ville, au Lycée d'abord, puis à l'Hôtel de Ville M. Guignard a été félicité et fêté d'une façon à la fois grandiose et touchante.

L'Académie de La Réunion s'est associée à d'autres groupements pour donner à la réception de l'Hôtel de Ville tout l'éclat qu'elle méritait et qu'elle a revêtu.

Nous publions ci-après les discours prononcés par les confrères de M. Guignard au cours de ces deux réunions.



Discours

DE

M. THÉOPHILE GAUTIER

Proviseur du Lycée, chef du Service de l'Instruction publique

Au Vin d'Honneur offert par le personnel du Lycée Leconte de Lisle, à Monsieur Guignard, à l'occasion de sa nomination dans l'Ordre de la Légion d'Honneur.

(6 Septembre 1923).

Cher et vénéré Maître,

Je vous demande de croire ce que je vais vous dire : s'il y a dans ma vie une circonstance où j'ai désiré ardemment que ma parole fût digne de mon sujet, et de mon objet, c'est bien aujourd'hui.

Deux raisons m'inspirent la crainte de ne pas dire ce que je voudrais comme je le voudrais : les mérites éminents de l'universitaire auquel je m'adresse et ceux particuliers à l'orateur bien connu que vous êtes et qui, dans sa réponse, nous montrera tout à l'heure une fois de plus que, toujours *vir bonus*, il est, plus que jamais, *dicendi peritus*. Il est tout entier dans cette devise.

Mon cher Maître,

Votre nomination dans l'Ordre de la Légion d'Honneur a comblé de joie tous ceux qui vous connaissent, vous apprécient et vous aiment, c'est-à-dire, toute La Réunion

et les amis et admirateurs que vous avez un peu partout, de par le monde.

Mais elle a causé une joie toute particulière dans ce vieux Lycée, où votre parole aimée a retenti pendant près de 30 ans, où elle retentira encore ce soir pour nous charmer et nous toucher.

Aussi, dès le jour de la rentrée, notre premier soin a-t-il été de nous réunir, afin de vous rendre bien vite l'hommage affectueux et unanime du Lycée à l'occasion de la récompense éclatante qui vous a été justement décernée.

Nous avons tenu, mon cher Guignard, nous qui nous sentons tous honorés en vous, qui voyons à l'honneur en votre personne le Lycée Leconte de Lisle, nous avons tenu, dis-je, à vous recevoir *entre nous et chez nous*.

Notre projet, déjà arrêté, était de donner plus d'ampleur et plus d'éclat à ce qui serait toujours resté une fête de famille. C'est pour vous obéir que, nous rendant aux raisons que vous avez exposés à nos délégués, nous avons limité aux proportions que vous voyez une manifestation qui, à nos yeux, n'aurait jamais pu être trop belle. Il est certain que le motif qui nous réunit autour de vous ce soir est de ceux qui dispensent d'attendre que naisse la fameuse chaleur communicative des banquets. L'émotion et la joie que nous tenons à vous exprimer sont dans nos cœurs depuis que le Gouvernement de la République a honoré en vous l'Enseignement secondaire de La Réunion.

Le plus beau de vos titres, mon cher collègue, est d'avoir été désigné pour cet honneur par tous ceux qui vous connaissent : vos compatriotes au sens le plus intime du mot et ceux qui sont venus du dehors ; vos collègues de l'enseignement et les personnes non universitaires qui savent quel professeur vous avez été, les familles, les anciens élèves. Depuis quelques années les regards se tournaient vers vous et l'on murmurait et l'on disait et l'on écrivait : Et Guignard ?

C'est que peu de carrières sont aussi belles que la

vôtre, aussi longues, aussi riches de brillants services : vous avez donné à l'Université de France plus de 45 années de labeur, d'enseignement des humanités, d'éloquence, de littérature et de belle rhétorique.

Enfant de St-Pierre qui s'apprête à vous fêter, c'est à St-Pierre, après quelques années consacrées dans la Métropole à vos études supérieures et à vos débuts dans l'Enseignement, que vous revenez, jeune professeur de Seconde et de Troisième ; les quinze premières années de votre carrière coloniale sont consacrées au Collège de votre ville natale. En 1888 enfin, vous entrez comme professeur au Lycée Leconte de Lisle où l'on vous confie la classe de quatrième. Dès l'année suivante, vous professez dans cette classe de Seconde, que vous aviez déjà à Châlons-sur-Marne, à Ajaccio et à St-Pierre et que vous avez conservée dans notre Lycée.

Ce que vous avez été comme professeur, je n'essaierai pas de le dire, sentant ma voix couverte ici par celles de centaines de jeunes gens qui ont été vos élèves et qui se rappellent la sûreté, l'abondance, l'immense étendue de votre érudition française, latine, grecque et la perfection, le charme puissant de votre parole, classique, ornée des plus belles fleurs de la rhétorique, fleurs fanées ou raides et artificielles dans les mains des pédants, mais toujours fraîches, vivantes et brillantes quand c'est vous qui nous les présentez. Vous charmiez vos élèves ; mais vous vous les attachiez aussi par votre dévouement et votre inépuisable bonté. Aussi leur vénération pour vous est-elle unanime et dépasse-t-elle singulièrement l'hommage habituel de vague reconnaissance que nous offrent nos anciens élèves. Vos disciples, vous les voyez ici même, dans cette salle ; St-Denis, St-Pierre et la plupart des localités de La Réunion en sont remplies. Vous en trouveriez des centaines à Madagascar, en France et dans toutes les colonies ; les anciens élèves du Lycée Leconte de Lisle ont en effet jusqu'à ces dernières années, passé tous par votre classe de Seconde et vous doivent tous une part importante de leur formation intellectuelle et morale. Vous avez eu comme élèves les fils et les petits-fils de vos élèves et bien que la chute du marck nous ait habitués aux chiffres vertigineux, je

demeure confondu en songeant à l'autre face de votre longue et brillante carrière ; ou plutôt à cette autre carrière, parallèle à la première, mais bien plus longue puisque vous la poursuivez encore avec un zèle qui ne désarmera pas, carrière moins en vue officiellement, plus intime et plus chère sans doute à votre cœur. En effet, ces jeunes gens, ces hommes, ces vieillards, dont vous avez orné et enrichi l'esprit ne forment qu'une partie, la plus considérable, mais une partie seulement de l'armée de vos élèves ; si vous avez été pour eux l'incarnation parfaite du professeur d'humanités, vous avez été, pour les jeunes filles, elles ne l'ont pas oublié, le professeur idéal ; aimable, charmant, courtois, galant comme on ne l'est plus. Si bien que, dans beaucoup de familles de La Réunion, ce n'est pas seulement les hommes qui sont vos élèves ; ce sont aussi les jeunes filles, les mères et les grands-mères, qui, aussi bien, sinon plus que les hommes, hier encore j'en recevais un témoignage ému, conservent de vous le souvenir le plus profond, le plus tendre. Car vous les avez aimées, ne vous en défendez pas elles vous l'ont bien rendu ; vous pouvez en être fier.

Je vois donc en vous le maître, le père dans le sens le plus élevé du mot, d'une innombrable légion de disciples de l'un et de l'autre sexe. Votre famille spirituelle s'étend sur toute La Réunion et hors de la Colonie, les enfants de Bourbon sont presque tous les vôtres.

Aussi lorsque dans des réunions solennelles, ou familières, patriotiques, littéraires ou artistiques, la parole vous était donnée, était-ce avec la joie la plus vive que l'on se préparait à entendre de nouveau le maître aimé des jeunes années, donnant toujours à ses élèves devenus grands, dans un autre enseignement, le meilleur de lui-même, les étonnant par son talent de conférencier et d'orateur, comme il les avait jadis étonnés en classe par sa parole exquise et abondante. Ils croyaient vous connaître et vous leur paraissiez nouveau, car ils avaient changé et vous leur parliez autrement. Ils se réjouissaient d'entendre leur ancien maître, parlant jadis à des enfants ; ils entendaient avec une joyeuse surprise un nouveau maître parlant à des hommes. Vous aviez là, dans ces occasions innombrables où vous avez été mis à con-

tribution pendant près de 50 ans, mon cher maître, un tribunal sévère, un public formé par vous, que votre enseignement avait rendu connaisseur et que l'habitude faisait exigeant. J'en ai eu les échos ; on vous jugeait en vous comparant à vous-même et la première parole de ceux qui n'avaient pu vous entendre était : Comment Guignard a-t-il été ? Sur ce terrain, je vous le dis sans flatterie : vous n'avez pas votre égal.

L'enseignement et l'éloquence ne sont pas les seuls domaines où vous vous soyez dépensé.

Vous avez connu les honneurs, et les soucis de l'Administration. Vous avez à votre actif trois interims de proviseur et de Chef de Service ; c'est assez dire la confiance si bien placée en vous, la reconnaissance que l'on vous doit et dont la récompense que vous recevez aujourd'hui est l'éloquent témoignage.

D'autres parleront des œuvres nombreuses auxquelles vous avez donné votre temps et votre talent, pendant la guerre et depuis.

C'est surtout le professeur, le collègue, que nous fêtons aujourd'hui ; c'est l'universitaire qui, après avoir recueilli les distinctions académiques spéciales à notre carrière, a été choisi par la haute Administration pour siéger au Conseil privé, où nos comptes et nos budgets sont soumis à son contrôle ; c'est lui enfin qui vient d'être nommé Chevalier de la Légion d'Honneur.

Vous n'avez jamais cessé d'appartenir à ce Lycée ; une fois close pour vous la période de l'activité, vous avez répondu à mon appel au moment où la mobilisation nous enlevait plusieurs de nos maîtres ; enfin l'honorariat vous a officiellement maintenu au premier rang dans le personnel du Lycée.

Mon cher Maître, je n'en finirais pas si je voulais démontrer, chose superflue, à quel point vous êtes digne de la distinction que vous venez de recevoir ; il n'y a

qu'une voix pour acclamer le professeur Guignard. Elle s'élève dès aujourd'hui au Lycée et vous allez continuer à l'entendre encore pendant plusieurs jours. Cette acclamation se prolongera au dehors au fur et à mesure que sera connue la bonne nouvelle.

Nous vous remercions, mon cher Maître, d'avoir bien voulu nous permettre à nous, vos collègues et amis, d'être les premiers à vous fêter, à ouvrir la série des manifestations de sympathie dont vous allez être l'objet, qui seront sans doute ailleurs plus brillantes, par le nombre et le rang des personnes ; car l'élite du monde officiel, de la haute société et des familles bourbonnaises vous recevra bientôt avec infiniment plus d'éclat.

Aujourd'hui c'est la famille universitaire, c'est le Lycée Leconte de Lisle qui vous donne l'accolade ; ce sont tous vos collègues au grand complet, jeunes et vieux qui en leur nom et au nom des absents, au nom de l'armée immense de vos élèves, vous prie d'agréer les félicitations les plus ardentes et les plus sincères.



DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. H. FOUCQUE

Au vin d'honneur offert au Lycée Leconte de Lisle à M. Méziaire Guignard, à l'occasion de sa nomination dans l'ordre de la Légion d'Honneur, le 6 Septembre 1923.

Mon maître cher,

Permettez-moi d'allonger d'une unité la liste de ces hommages dont nous sommes si heureux d'entourer aujourd'hui votre présence parmi nous.

Elle m'est si précieuse, cette occasion de vous parler ici, à l'intérieur des murs de notre lycée, entre nous, dans une atmosphère quasi familiale qui n'effarouchera pas la pudeur des souvenirs et des sentiments personnels ! Je ne suis délégué par personne, je ne représente pas un groupe particulier, mais il me semble, qu'en exprimant tout ce qui a tressailli dans le cœur d'un ancien élève à la nouvelle (si ardemment souhaitée et si longtemps attendue) de cette distinction suprême méritée depuis des années, je n'accomplis pas un devoir et ne savoure pas un plaisir purement individuels. Beaucoup à cette table ont connu comme moi le bonheur de vous avoir eu pour maître avant d'avoir l'honneur de vous avoir pour collègue : ils prendront sans doute aussi la parole ; pardonnez-moi de n'avoir pas pu renoncer au plaisir de publier ma joie intime et de laisser déborder devant vous le flot de souvenirs chers qui, en ce jour, se pressent en moi et aspirent à la lumière !

Qui de nous ne se rappelle avec une émotion parti-

culière cette année de seconde passée avec vous ? C'était, vous souvenez-vous ? — déjà 21 ans de cela !... — dans cette salle qu'a la chance d'occuper aujourd'hui notre collègue Caubet (ou du moins elle était là, dans notre ancien lycée brûlé) ; c'était une classe privilégiée, non pas seulement à cause de ses nombreuses fenêtres et de son orientation, — mais surtout à cause d'un vieux badamier aux larges branches, dont il ne reste aujourd'hui que le vieux tronc desséché qui sert de support à des fils électriques. Il associait à tous nos exercices son ombre, sa fraîcheur, ses murmures, ses innombrables moineaux, et nous jetait de ses feuilles par les croisées... Les bonnes heures que nous passions-là ! En ce temps-là nous ne commencions qu'en seconde nos études de lettres. Je m'empresse d'ajouter que ce n'était pas la faute des programmes qui n'y étaient pour rien : mais l'état des choses au lycée de La Réunion le voulait ainsi : après une 5^e et une 4^e très studieuses, et hérissées d'études grammaticales, nous nous reposions une année en troisième, ne faisant ni grammaire, ni lettres, et c'est en seconde que nous nous remettions à l'étude.

Et vous étiez vraiment l'Initiateur, le Révéléateur. Jusque là le grec, le latin n'avaient été pour nous qu'une sorte de jeu de patience aux assemblages difficiles et l'on était fort satisfait si l'on avait réussi à tirer quelque chose de logiquement intelligible des divers essais de construction auxquels on se livrait. Et l'on n'allait pas plus loin. Vous, vous nous faisiez franchir l'étape. Sous vos doigts la chose morte s'animait ; l'âme pénétrait la statue et les immortelles figures vivaient, palpitaient, souffraient, se mouvaient à nos yeux étonnés et ravis. Comment oublier ces premières émotions devant le miracle de cette résurrection de la grâce et de la beauté ?

Au premier trimestre, je m'en souviens comme d'hier, vous nous avez expliqué les pages éternelles (toujours les mêmes évidemment : celles-là dont Sainte-Beuve disait qu'on n'est pas homme, si on ne les a pas lues) du VI^e livre de l'Illiade : l'entrevue tour-à-tour tendre, touchante, déchirante d'Andromaque et d'Hector. Et c'étaient les divines paroles :

« Malheureux, ton courage te perdra »,

et c'était le petit enfant effaré, et c'était l'immortel « *sourire qui pleure* »... Que de beauté se dévoilait à vos regards ! Quelle ascension vers des régions où nous n'avions jamais monté ! On en pensera ce qu'on voudra, mais il me semble qu'il n'est pas indifférent pour un jeune homme d'avoir débuté dans la vie sentimentale par aimer Andromaque. Reconnaissez qu'il y a de plus médiocres manières de prendre contact avec ce que Goethe appelle « l'éternel féminin ».

Un peu plus tard, vous nous dites d'apporter en classe un méchant petit livre que personne d'entre nous n'avait eu la curiosité d'entrouvrir : quelques feuillettes de grec sous un vilain cartonnage noir ; et vous avez commencé : c'étaient les magnifiques et lamentables plaintes d'Hécube.

« Menez, ô enfants la vieille femme devant ces demeures.

« Menez, en la soutenant, votre compagne d'esclavage, votre reine d'autrefois, ô Troyennes. O terre vénérable, mère des songes aux ailes noirs. »

Et l'étreinte tragique nous saisissait au cœur ; et je me souviens encore de mon étonnement (naïf évidemment), que l'on nous offrit des choses si splendides sous des dehors si laids !

Et puis c'était la douceur virgilienne, la grâce des campagnes cisalpines, la mélancolie des fumées s'élevant dans un ciel vespéral, tandis que les ombres s'allongent des montagnes prochaines.

A chacune de ces images là, M. Guignard, se trouvent attachées, au fond de nous, votre voix, votre noble visage. S'il est vrai qu'il n'est au monde rien de plus beau que les premiers rêves des hommes, il n'est rien non plus qui leur soit plus cher, et c'est vous dire que, jusqu'à ce qu'ils meurent, vous vivrez dans leur cœur, à la plus enviable des places.

Mais ceux-là, parmi vos élèves, ont été les plus favorisés qui ont eu le bonheur de retrouver en vous, plus

tard, un conseiller toujours bienveillant, un guide sûr et paternel. Car les trésors de votre expérience comme les bienfaits de votre bonté sont laissés à la discrétion de tous : Et Dieu sait si l'on y puise, et de tous côtés ! Qui donc l'ignore ?

Se crée-t-il quelque part un groupement quelconque qui a besoin pour se faire connaître et estimer d'un nom-étendard : « Allons trouver Guignard » — dit-on. Y a-t-il une société d'études qui a besoin, à sa tête d'un homme actif et qui se donne sans compter ? « Allons trouver Guignard » — Organise-t-on une association patriotique et de bienfaisance pour distribuer des secours matériels et moraux ? « Allons trouver Guignard » — Dans une société quelconque y a-t-il des dissensions, jalousies personnelles, oppositions politiques ou religieuses, qui rendent la vie difficile et l'accord impossible : « Allons trouver Guignard » ; et l'union se fait comme par enchantement. Car, Messieurs, on trouve toujours Guignard. Il ne s'est jamais refusé à rien ni à personne.

Individuellement il en est de même. Que de fois, après quelque expérience pénible des hommes, ai-je pris ce chemin de la rue Dauphine pensant : « Il faut que j'aille dire ça à M. Mézière » Je trouvais là l'indulgence souriante de l'homme qui a beaucoup vu : — « Mon ami, de ces gaillards-là ça vous étonne ? — Mais aussi, tout de suite après, quelle reprise de confiance et d'énergie, quel coup d'aile vers des sommets d'où l'on domine les mesquineries quotidiennes, quelle foi indéclinable dans le bien, dans le vrai, dans le juste ! La justice ! Vous en êtes-vous assez fait le héraut et l'apôtre ? Vous m'avez un jour rappelé avec admiration la phrase de Leconte de Lisle : « J'ai trop d'orgueil pour être injuste ». Vous, vous avez un trop noble orgueil humain pour croire au triomphe de l'injustice parmi les hommes ! Et l'on sort de chez vous réconforté, plus confiant dans l'avenir, parce que plus décidé à lutter quand même contre la bassesse, la laideur, la mesquinerie des petits intérêts.

Mais ce qu'il est plus difficile de dire et de faire sentir à ceux qui n'ont pas eu la faveur de l'éprouver personnellement, c'est le prix infini de votre affection, la cha-

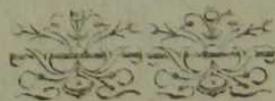
leur et la délicatesse de votre cœur qui sait trouver les gestes, les mots, les actes qui disent qu'on aime vraiment, en même temps qu'ils font aimer. Vous laissez ainsi ceux qui vous sont chers dans la cruelle perplexité de se demander s'il ne sont pas trop inhabiles à vous marquer leur reconnaissance, si leurs sentiments, plus mal extériorisés, arrivent jusqu'à vous avec la force, la délicatesse, la tendresse qu'ils savent, eux, qui s'y trouvent.

En désespoir de cause ils goûtent une consolation et une joie à contempler cette unanime satisfaction de la colonie à vous voir aujourd'hui à l'honneur.

Voyez-vous, on peut laisser s'agiter les arrivistes et brailler les charlatans. Finalement les hommes sont jugés « selon la mesure qu'ils ont donnée de leur sincérité et de leur désintéressement ». A ce double titre vous êtes un bel exemple à la jeunesse de Bourbon, après avoir été pour elle le plus noble des éducateurs.

Excusez-moi, messieurs, d'avoir gardé un peu longtemps la parole : aux disciples fervents comme aux amoureux, il semble qu'ils n'ont jamais fini de dire ce qu'ils ont dans le cœur.

Mon cher Maître, je bois à la sérénité de votre vieillesse dans l'honneur, le respect, et l'affection de ce petit pays que vous avez servi de toutes les forces de votre corps, de votre intelligence et de votre cœur.



DISCOURS

DE

M. RAPHAEL BARQUISSAU

Président de la Société des Sciences et Arts

AU VIN D'HONNEUR OFFERT ▲ M. MÉZIAIRE GUIGNARD
LE 11 SEPTEMBRE 1923 A L'HOTEL DE VILLE DE ST-DENIS

MESDAMES,

MESDEMOISELLES,

MESSIEURS,

Permettez-moi de commencer par lever mon verre à notre France lointaine et au gouvernement de cette République, dont notre cher Méziaire Guignard a été le fervent partisan, disons, puisqu'il s'agit de lui, l'amoureux passionné avant même qu'elle fût née, pour laquelle il a rompu des lances sous l'Empire et qui vient, belle capricieuse, de couronner tardivement sa flamme en parant son champion de ses rouges couleurs.

Monsieur le Gouverneur Lapalud, que nous saluons avec une respectueuse reconnaissance puisqu'il a bien voulu que sa première participation à une manifestation publique fût en l'honneur de notre ami, me permettra d'associer à l'hommage que nous lui rendons le nom de ses deux prédécesseurs, Monsieur le Gouverneur Estèbe et Monsieur le Gouverneur intérimaire Cléret qui ont formulé et renouvelé la proposition dont nous faisons ce soir l'heureuse réalisation. Au nom du comité d'organisation, je lui remets la présidence de cette cérémonie et

je vous invite à boire à la République et à ses représentants !

MESDAMES ET MESSIEURS,

Il ya deux ans, au mois de Juin 1921, 14 signataires, présidents des corps élus et des principales institutions et associations auxquelles Méziaire Guignard a consacré une vie de travail et de dévouement, présentaient au gouverneur Estèbe la pétition suivante :

« Les soussignés prient respectueusement Monsieur le Gouverneur de proposer à Monsieur le Ministre des colonies la nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur de Monsieur Méziaire Guignard, professeur honoraire du Lycée Leconte de Lisle, vice-président de l'Académie de La Réunion et de l'Université populaire, président du Foyer réunionnais, ancien président de la section réunionnaise de la Solidarité Coloniale »

Le Président du Conseil général, signé : Lagourgue.

Le Maire de Saint-Denis, signé : Richeville Robert.

Le Maire de Saint Pierre, signé : Le Vigoureux.

Le chef du service de l'instruction publique, signé : Creuse.

Le Président de l'Académie, signé : Jules Hermanu.

Le Président de la Société des Sciences et Arts, signé : D. de Heaulme.

Le Président de l'Université populaire, signé : D. de Heaulme.

Le Président de l'Amicale des Fonctionnaires du Lycée, signé : Palant.

Le Président de l'Association des Anciens Elèves du Lycée, signé : des Rieux.

Le Président de la Chambre d'Agriculture, signé : Hugot.

Le Président de la Chambre de Commerce, signé : Caillé.

Le Président du Syndicat d'Initiative, signé : D^r Manès.

Le Président du Syndicat des Journalistes, signé : Maigne.

Le Vice-président du Foyer réunionnais, signé : Jacob de Cordemoy.

Il y a une semaine, le 5 Septembre 1923, les signataires ci-dessus désignés ou leurs représentants, réunis à l'Hôtel de Ville de Saint-Denis pour organiser la manifestation de ce soir, me faisaient l'insigne honneur de me déléguer pour dire en leur nom à tous leur estime et leur affection à Méziaire Guignard.

J'avais proposé et j'eusse préféré que chacun des signataires de cette page, sans précédent dans l'histoire de notre pays, prit la parole à son tour ; mais ils ont craint d'abuser de votre bienveillante attention, ils ont craint de se répéter les uns les autres, comme si l'éloge des plus belles vertus professionnelles et civiques pouvait être monotone et fatigant ; ils ont préféré donner la parole à quelqu'un qui fût à la fois un Saint-Pierrois, un ancien élève, un collègue, un ami, ah ! surtoat un ami du plus profond du cœur et puisse un peu de cette vibrante amitié passer dans mes paroles, mon vieux maître, mon excellent ami.

Dans le concert de félicitations qui a salué votre croix, votre Lycée et votre vieux quartier natal ont voulu passer les premiers. C'était justice.

Vous êtes né à Saint-Pierre, un an après la Seconde République, en 1849 ; vous en êtes parti un an avant l'avènement de la Seconde, en 1869 ; vous y avez fait presque la totalité de vos études secondaires ; vous étiez l'orgueil du vieux Collège, votre âme exquise de délicatesse et de bonté s'épanouissait sous l'action d'excellents maîtres dans cette maison d'éducation vraiment familiale dont le chef partageait son temps entre la culture des intelligences, la formation des consciences et le souci de ce qui fut la grande idée de sa vie, le développement de sa commune, les travaux du Port de Saint-Pierre.

Peut-être est-ce là que vous avez appris ce que votre

exemple n'a cessé d'enseigner par la suite : que l'homme n'a pas le droit, quels que soient les attraits et les exigences de sa profession, de se désintéresser de la vie collective.

Reçu licencié ès-lettres par la Faculté d'Aix en juillet 1871, après une rhétorique supérieure à Charlemagne et un court répétorat à Orléans, terminé sur un incident comique, vous êtes délégué dans la chaire de Seconde du collège de Châlons-sur-Marne, puis dans la même chaire au collège d'Ajaccio, dans cette île de Corse brûlante comme la nôtre, surtout pour votre cœur de 22 ans, et une belle carrière métropolitaine vous était réservée, si les plus honorables scrupules nés de la reconnaissance et du patriotisme ne vous avaient ramené en 1873 dans votre cher collège de Saint-Pierre pour lui prodiguer pendant 15 ans, toujours en classe de Seconde, votre jeunesse, votre science et votre dévouement. Vous l'avez quitté le dernier, avec son capitaine, qui ne devait pas survivre au naufrage, quand il sombra en 1889 sous les flots orageux d'une politique rancunière.

Saint-Denis vous réclame alors et pendant vingt-cinq ans vous y occupez aussi la chaire de Seconde, avec les remarquables qualités professionnelles que le proviseur du Lycée et vos collègues ont louées Jeudi dernier dans des pages d'une éloquence digne d'un pareil sujet.

Tous vos élèves ont gardé l'empreinte ineffaçable de cette classe de Seconde, la classe d'humanités comme on disait jadis. Les humanités ! Votre esprit généreux et votre ardente curiosité vous y prédestinaient

Homo sum, humani nihil a me alienum puto.

Vous faisiez renaître et palpiter ces textes morts. Héros latins et grecs, personnages de drame et de roman, l'antiquité, la vieille France s'animaient à votre voix.

Sous la poussière des âges, sous la pompe des phrases, vous nous en faisiez toucher du doigt la vérité saisissante et parfois saignante. De la grande armoire qui ornait votre seule classe, pleine de livres comme votre maison où les vivants trouvent à grand-peine à s'asseoir, de

cette armoire aux livres, toujours bourrée de nouveautés pédagogiques, sortait la grande voix du passé que toujours vous rattachiez aux préoccupations modernes. Grec, latin, français, histoire, tout revivait sur vos lèvres éloquentes. La vie avec tout ce qui en fait le prix, la beauté, la vertu, l'amour, éblouissait vos élèves.

Vos élèves, jeunes gens et jeunes filles d'aujourd'hui, d'hier, voire d'avant-hier, comme ils vous aiment ! Les lettres d'adhésion à cette fête que je vous remettrai tout à l'heure, expriment sur des tons divers la même estime affectueuse, la même reconnaissance. Des anciens revenus au pays chargés d'honneur, des jeunes qui parlent avec une tendresse familière du vieux « Père Mez », toute cette brillante phalange qui dans l'administration, dans l'agriculture, l'industrie, le commerce appliquent avec succès l'esprit de finesse que vous avez su aiguïser en eux, gardent le souvenir ensoleillé de votre enseignement fait de science, de grâce et de lumière, assaisonné de tout le sel de l'Attique, adouci de son miel, mais fécondé du levain puissant de la solidarité humaine.

Vos 48 ans de brillants et loyaux services dans l'Instruction publique, coupés par trois intérim de provisorat où vous avez fourni de substantiels rapports et appliqué d'importantes réformes, vos services trop tôt interrompus à notre gré, n'ont pas rassasié votre soif de servir.

Pendant et après, votre enseignement a débordé votre chaire. Par la parole et par la plume, vous avez combattu l'ignorance et le mal.

Comme journaliste, comme conférencier, comme président de la section réunionnaise de la Solidarité coloniale, comme vice-président de l'Académie de La Réunion que vous avez tenue avec M. Garbit et M. Hermann sur les fonts baptismaux et que vous présidez depuis 1921, à l'Université populaire que vous présidez depuis la même date, à la société des Sciences et Arts, partout votre activité féconde s'est affirmée par maint beau discours, mainte intervention autorisée, maint article nourri de la moëlle des lions. Eclatante ou volontairement

obscur, votre action a toujours été noble, désintéressée, applaudie, car vous ne recherchez l'anonymat que pour être bon, la tribune que pour être utile.

Pieusement fidèle à vos amis de tous les temps, vous avez constamment tourné l'attention du public et de vos élèves vers les grandes figures bourbonnaises du passé, vers les belles énergies réunionnaises que nous offre un présent reconfortant. Un jour prochain verra, je l'espère, réunir en volume ces pages éloquentes où le livre d'or de notre pays s'est écrit feuille à feuille, soit qu'une occasion comme celle-ci s'offrit au professeur ou à l'académicien, soit qu'un livre récent donnât matière au publiciste, soit que l'ami se penchât sur une tombe entr'ouverte pour l'émouvant appel à l'ami disparu, « mais non mort tout entier », car le créateur de vie que vous êtes le ressuscitait dans la mémoire des hommes.

Vint la guerre. Vous en avez senti d'abord toute l'horreur, ayant connu les deuils et les amertumes de 1870. Vous avez voulu l'adoucir à cette belle jeunesse qui allait par delà les mers porter secours à la patrie en danger.

Avec quelques hommes de cœur, vous avez fondé le Foyer réunionnais, élevant les âmes vers le sacrifice consenti, dans la même ascension glorieuse qui dressait au vent de la mitraille l'avion de notre Roland Garros dont vous chantiez les exploits ; vous avez encouragé vos anciens élèves instruits par vous au plus mâle patriotisme ; vous avez rendu sensible l'image de la patrie aux autres, à ces humbles dont vous avez dit quelque part qu'ils sont allés mourir pour sauver un patrimoine dont ils n'avaient guère joui ; vous les avez attendris jusqu'aux larmes, plusieurs pourraient ici en témoigner, et exaltés jusqu'au don suprême ; vous vous êtes penché sur toutes les misères que causait leur départ ; vous avez célébré en des termes inoubliables la mémoire de ceux qui ne sont pas revenus, dont un vous était particulièrement cher.

Que dirai-je de plus, qui ne blesse pas la pudeur d'une âme qui se cache pour faire le bien ?

Vous avez célébré un jour la Bienfaisance, et tous vos

obscur amis d'ici et du Tampon savent qu'elle fut plus qu'un mot dans votre bouche.

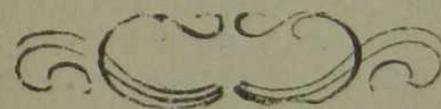
Vous avez célébré ailleurs la Reconnaissance, et sans la rechercher jamais vous l'avez toujours prodiguée.

Vous avez enfin célébré la Gaité, et vous en avez été la vivante incarnation, car, sous ce beau front olympien qui n'a jamais rougi d'une pensée méchante, un regard malicieux s'embusque sous un sourcil touffu et l'arc nerveux de vos lèvres darde toujours un trait spirituel dont votre bonté a d'avance émoussé la pointe trop aiguë.

Bonté, je ne sais pas de mot qui vous caractérise mieux ; et si j'en cherchais un pour résumer tous les aspects divers de votre activité de 74 ans, je n'en trouverais pas d'autre.

Dévouement, sacrifice, admiration, besoin d'aimer et d'être aimé, pitié pour tous, soif sacrée de justice individuelle et sociale, voilée d'une souriante indulgence, amitié fervente, amour des belles créatures, des belles images, des belles idées, des beaux rythmes, vaste souffle de sympathie étendu à tout ce qui vit, à tout ce qui vibre, à tout ce qui souffre, à tout ce qui chante, universelle bonté, je ne trouve pas, mon vieux maître, d'autre terme pour mieux vous définir.

Pour nous, qui nous connaissons depuis si longtemps, pour les 250 amis réunis ce soir et les milliers d'amis dispersés par tout le vaste monde, ni le titre d'hier, ni l'insigne d'aujourd'hui dont vous êtes si tard revêtu n'ajoutent rien à votre valeur ; mais il n'est pas mauvais, il est d'un exemple précieux que le public voie décorer en vous celui qui pendant un demi siècle, sur cette île écartée mais passionnément française, a tenu haut et ferme le drapeau de l'intelligence.



Réponses

DE

M. GUIGNARD

*aux différents toasts des vins d'honneur
du Lycée et de l'Hôtel de Ville*

I. — AU LYCÉE.

M. Guignard répond en une seule fois à ces différents discours et par un remerciement approprié à chacun d'eux.

Il remercie d'abord M. le Proviseur Gautier de sa très grande bienveillance qui lui a fait ne découvrir que des qualités en son ancien collègue et subordonné, alors qu'il eût été encore si utile au loué, de connaître ses défauts sinon pédagogiques du moins sociaux, pour en préserver les autres. Le *père Meze* surnom qu'il veut bien faire revivre en ce jour a toujours été si bon envers tout le monde indistinctement, a si perpétuellement eu peur de faire de la peine en disant non, qu'il s'est souvent exposé par ses complaisances à paraître manquer à lui-même pour le plaisir des autres.

Il remercie ensuite M. Palant d'avoir bien voulu reconnaître en son ancien collègue, cet amour du progrès et de la liberté par la justice dont lui-même est si avide et tout plein et dont doit être possédé tout éducateur soucieux de son devoir, lequel est de préparer à la société à venir des générations d'esprits libres et généreux, par une éducation libérale.

Puis répondant à M. Foucque, qu'il classe parmi les tendres, il le remercie de l'avoir loué avec une âme si délicate et si généreuse qu'il a prêté à l'enseignement de son ancien professeur des qualités que ses élèves des deux sexes admirent et vantent en le sien propre. Quelle poésie dans cette évocation de l'ancien badamier de la classe de seconde, le hêtre aux larges branches de Tityre. C'est du Virgile, de ce Virgile dont ses camarades auraient pu lui appliquer le surnom de Parthénos pour ses subites rougeurs qui surgissent encore.

Il sait un gré particulier à M. Foucque d'avoir si flatteusement parlé de sa passion pour la justice, pour cette première vertu des hommes en société, celle qui les distingue des bêtes et entre eux, vertu obligatoire surtout pour qui est investi d'une autorité quelconque.

C'est pourquoi il a fortement remercié M. Bocquée toastant au nom des maîtres répétiteurs, d'avoir rappelé son respect pour les droits des petits, dans ses différents interims, ainsi que son intérêt pour les malheureux qui se tuent au travail pour le bien être de plus fortunés. Dans une société censée reposer sur la justice, combien ignorent encore, les uns leurs droits et les autres leurs devoirs ! Aussi ne saurait-il trop instamment conjurer les professeurs, les diplômés de toute sorte, de ne pas garder leur science pour eux, de ne la tenir renfermée ni dans le Lycée, ni dans la capitale, de la répandre dans les quartiers par des conférences.

M. Revest ayant clos la série des toasts par un discours très poétique sur l'enseignement des jeunes filles, auquel M. Guignard a consacré une grande partie de son temps, celui-ci le remercie avec une chaleur nouvelle et lui répond que cet enseignement l'a toujours beaucoup intéressé parce que derrière la figure gracieuse et souriante de la jeune fille, il aperçoit toujours la figure sérieuse de la femme, épouse ou mère appliquée à tous ses devoirs pour le bonheur de son mari ou de ses enfants, ou si elle est seule, sans ressources, obligée à tant de peines et de tracas pour vivre digne et respectée.

Après ces remerciements à ses brillants et bienveil-

lants panégyristes, M. Guignard a exprimé sa reconnaissance à ceux à qui il est redevable, a-t-il dit, de ses mérites si éloquemment célébrés ; au Lycée avec M. Drouhet, le Proviseur, mais avant le Lycée, au Collège de Saint-Pierre avec M. Désiré Barquissau son Directeur, le meilleur des maîtres, un modèle de la vie intellectuelle et morale et des vertus privées et civiques. C'est ce modèle qu'il a retrouvé en M. Drouhet, le Proviseur aux disciplines sévères, mais justes et exemplairement dévoué à sa tâche.

M. Guignard a terminé en souhaitant que le Lycée, sous le chef distingué qui le dirige et avec l'élite de Maîtres qu'il possède, continue à faire rayonner les idées françaises dans cette mer des Indes où la *Colonie colonisatrice* (1) par excellence a joué depuis deux siècles un si beau rôle pour le bien de la mère-patrie.

II. — A L'HOTEL DE VILLE.

Monsieur le Gouverneur, Mesdames, Mesdemoiselles et Messieurs. L'émotion dont vous me voyez saisi et qui me remue jusqu'au plus profond de l'être, me prive du plaisir de vous adresser un long remerciement pour cette manifestation magnifique dont votre sympathie a bien voulu m'honorer et me combler jusqu'à m'en accabler. Bien grande est ma reconnaissance pour tant d'éloquents et d'affectueux sentiments, mais bien petite et bien courte en sera l'expression dans l'incapacité et l'impossibilité où je me trouve de vous répondre autrement que par ce simple mot, merci !

Merci à vous amis, camarades, collègues, confrères, élèves d'hier et d'aujourd'hui, supérieurs et bienfaiteurs qui avez pris une part quelconque à ma nomination dans

(1) *Colonie colonisatrice* est le titre d'une série de conférences très belles et très patriotiques qui devrait être dans les mains et dans l'esprit de tous les écoliers de La Réunion. Elle est de M. Barquissau, professeur agrégé du Lycée.

la légion d'honneur ; merci à tous ici réunis, en commençant par vous. Monsieur le Gouverneur, qui, à peine arrivé en ce pays avez bien voulu donner cette marque de bienveillante estime à un de vos collaborateurs les plus proches, et qui, par votre présence, à cette fête de l'amitié, y associe Monsieur le Ministre qui m'a nommé et la colonie entière. Je sais de quelles initiatives généreuses et fécondes est rempli l'esprit que vous nous apportez. Je n'en suis que plus flatté de votre geste, relevé de si aimables paroles.

Merci à vous, mon cher collègue, de m'avoir si bien loué, si délicatement et avec toute la connaissance que vous pouviez avoir d'un ami qui a eu la chance d'être à la fois votre ancien professeur à vous, celui de Mme Champdemerle, et récemment celui de votre fille aînée. Si la science de la pédagogie ne se trompe pas, en affirmant l'influence de l'enseignement du professeur sur le caractère de l'élève, je crois pouvoir me considérer comme non tout à fait étranger à votre bonheur domestique qu'assurent toutes les droitures de l'esprit et du cœur et qu'embellissent toutes les grâces de la sensibilité. De plus, s'il est encore vrai, quoique plus rare, que l'élève aussi parfois forme le maître ou le reforme, je crois devoir à vous et aux vôtres, à la justesse d'esprit et à la douceur de caractère qui vous distinguent tous les trois, quelques-uns des mérites que vous avez loués et vantés en votre ancien professeur.

Mais c'est à vous, mon cher Barquissau, à vous et surtout à un des vôtres que je suis redevable de l'honneur que j'ai reçu du gouvernement de la République et que vous venez de célébrer avec une si belle et si éclatante éloquence, celle des plus hautes sources de l'esprit et du cœur. Vous avez de toute votre ardeur contribué à ma décoration, de la meilleure manière, par l'initiative d'une pétition signée d'une élite de juges compétents en valeur intellectuelle et morale : présidents de corps élus et constitués, chefs de services publics. Et, grâce à votre persévérance ici, comme à celle des Marius-Ary Leblond là-bas, secondée par l'influence de notre illustre compatriote Guist'hau et de nos représentants au Parlement, la

Croix demandée est arrivée, à la grande satisfaction de beaucoup.

Dirai-je qu'en la sollicitant, vous aviez en vue d'achever, de couronner en moi l'œuvre généreusement commencée par votre vénérable aïeul, M. Désiré Barquissau, le Directeur du collège de Saint-Pierre, l'homme de bien par excellence, la conscience la plus droite et la plus haute, le modèle de toutes les vertus privées et publiques, mon bienfaiteur, mon protecteur. C'est ainsi que vous m'avez procuré une des plus vives joies que j'aie éprouvée, celle d'unir dans mon cœur par les chaînes de la reconnaissance le nom vénéré de votre grand-père et celui du petit-fils.

Notre réunion, Mesdames et Messieurs, permettez-moi de le dire avec fierté, est un juste hommage à un compatriote qui peut se rendre cette justice de n'avoir jamais ni voulu ni fait sciemment en parole ni en action le moindre mal à personne. Permettez-moi en outre de voir dans les éloges que vous avez bienveillamment applaudis la confirmation de ce témoignage d'une haute personnalité administrative, d'un éminent inspecteur général des colonies, qui m'écrivait, il y a quelque temps : « Vous êtes la figure la plus sympathique que j'aie connue dans ma carrière ». Parole que j'ai plaisir à répéter ici, non par vanité, mais parce qu'elle me semble d'accord avec l'honneur très grand que m'a fait le gouvernement de la République, d'accord avec les sentiments qui vous ont conduits ici, et qui ont été si admirablement traduits par des bouches éloquents ; d'accord enfin avec la reconnaissance que je vous dois et que je vous garderai jusqu'aux derniers battements de mon cœur.



COMPTE-RENDU

DE

la Séance publique du 11 Septembre 1923

A l'occasion du passage de la mission Moureu, chargée d'analyser les eaux thermales de La Réunion et d'en rechercher les propriétés radioactives, une séance publique a été organisée d'un commun accord par l'Académie de La Réunion, la Société des Sciences et Arts et le Syndicat d'initiative.

Elle a eu lieu le 11 Septembre 1923 à 21 heures dans le grand salon de l'Hôtel de Ville de Saint-Denis.

Le gouverneur Lapalud présidait, ayant à sa droite M. Méziaire Guignard, M. le professeur Moureu, M. A. Hugot, 1^{er} vice-président du Syndicat d'initiative et le bureau de l'Académie ; à sa gauche M. Raphaël Barquissau, M. V. de la Giroday, 2^e vice-président du Syndicat d'initiative et le bureau de la Société des Sciences et Arts. Les autres membres de la mission, les membres de l'Académie, du comité des Sciences et Arts et du comité du Syndicat d'initiative occupaient le reste de l'estrade.

Les principales autorités coloniales et municipales, un public nombreux et choisi remplissaient le grand salon.

Après deux allocutions du président de l'Académie et du président des Sciences et Arts, le professeur Moureu fit une admirable conférence sur *La Science dans la guerre et dans la paix*.

Nous sommes heureux de pouvoir en donner l'analyse et en reproduire les principaux fragments.



ALLOCUTION

DE

M. MÉZIAIRE GUIGNARD

président de l'Académie

A LA SÉANCE PUBLIQUE DU 11 SEPTEMBRE 1923.

MONSIEUR LE GOUVERNEUR,

MESDAMES ET MESSIEURS,

C'est une bonne fortune, trop rare, hélas ! pour la Colonie, d'être visitée par ces savants de France qui, avec leur science nous apportent toujours quelque chose de la Mère Patrie elle-même, de son âme forte et douce, de ses généreuses idées, de ses progrès dans la vie intellectuelle et sociale. Aussi est-ce avec une vive satisfaction que par la voix des présidents de ses deux sociétés savantes, elle adresse ce soir à Messieurs Moureu père et fils et à M. Lepape ses meilleurs souhaits de bienvenue. Mais par le malheur des circonstances, ce sont plutôt des souhaits de départ, des adieux qu'elle leur exprime. Que la distinguée et vaillante compagne de l'illustre savant, daigne agréer elle aussi, nos hommages respectueux pour le courage avec lequel elle a bravé les fatigues et les dangers d'un long voyage, en voulant partager les émotions de son mari !

L'Académie de La Réunion est particulièrement reconnaissante à M. Moureu, d'avoir bien voulu distraire du peu de temps dont il dispose quelques moments pour faire à ses membres et à ses auditeurs habituels l'honneur et le plaisir d'une conférence. Le haut intérêt du

sujet choisi « *La Science française et ses laboratoires* », et le talent du conférencier lui expliquent l'affluence du public qui remplit cette salle et les applaudissements enthousiastes qu'il va recueillir.

Il y aura bientôt 120 ans, qu'un célèbre naturaliste français, Bory de St-Vincent, visita notre île. Le récit qu'il a laissé de son voyage est un des plus intéressants monuments de notre histoire. 76 ans après, la France nous envoya une commission de savants chargés d'observer le passage de Vénus sur le soleil, c'est-à-dire de noter les différentes phases de la disparition du plus précieux de nos astres éclipsé par la plus belle de nos planètes. Avec votre permission j'ajouterai à la manière de Fontenelle : Qu'est-ce que la beauté n'éclipse pas tous les jours, par toutes les latitudes ? Rappellerai-je, à ce propos, qu'un des membres de la Commission de 1875, M. Velin, désillusionna mon patriotisme local en m'apprenant que notre ciel n'était pas le plus beau des cieux étoilés ?

A l'opposé de la mission de ce savant, attiré ici par les mystères du ciel, vous êtes venu, vous, Monsieur, scruter les profondeurs de notre terre, étudier les propriétés de nos eaux minérales. Pour l'efficacité de ces eaux, vous le savez, nous jouissons d'une réputation de supériorité, sur celles de la mer des Indes. Puissent les constatations de votre science impartiale et souveraine, ne pas nous en dépouiller !

Passé maître et proclamé tel par le monde entier dans l'ordre des sciences naturelles et chimiques, permettez-moi d'énumérer, avec vos titres à l'admiration de tous, ceux que vous avez particulièrement à notre affection à nous.

Vous êtes membre de la Faculté de Médecine, membre de la Faculté des sciences, professeur au Collège de France, directeur de la Revue Rose, une des revues scientifiques, les plus importantes de France. Comme membre de l'Institut, vous avez ici un confrère dans notre Président honoraire, un de nos compatriotes les plus considérables par la variété de ses connaissances, M. Jules Hermann, Correspondant de la Société d'astronomie de France. A la Faculté de Médecine vous vous êtes rencon-

tré avec le Docteur Guyon le premier urologiste de France et du monde. Au Collège de France vous avez connu M. Joseph Bédier, le premier philologue en sciences médiévales. Ces savants illustres sont de chez nous ; ils constituent nos plus chères gloires. Vos relations avec eux ne créent-elles entre vous et nous d'autres liens que ceux de l'admiration pure ?

Malgré le plaisir qu'on éprouve à dire comme à entendre plusieurs fois ce qu'on aime, je laisse à mon confrère des Sciences et Arts l'honneur et le soin de parler des travaux qui vous ont donné le premier rang parmi les savants, travaux que nous ne pouvons admirer que de loin. Mais ce qui nous rapproche de vous, ce qui nous unit plus intimement à vous, outre nos savants, cités plus haut, c'est votre œuvre d'un patriotisme si admirable pendant la grande guerre ; c'est ce que seul ou avec le concours de vos confrères et par dévouement, par un esprit d'abnégation absolue, vous avez fait pour la France, pour sa défense, pour son salut par la victoire. Il fallait élever contre la science allemande qui ne vise qu'à détruire et à tuer, la science française qui, elle, n'aspire qu'à diminuer le mal et à sauver. Et dans cette lutte gigantesque, grâce à vous, nous avons eu la suprême joie de voir la science française vaincre, triompher et triompher avec elle la civilisation française, l'humanité, le droit.

Soyez béni, Monsieur, autant de milliers de fois qu'il y a de milliers d'êtres que vous avez préservés de la mort par vos inventions, qu'il y a de milliers de fils que vous rendez à leurs mères, qu'il y a de milliers de travailleurs et de défenseurs que vous avez conservés à la patrie soit pour sa prospérité future soit pour son salut et sa victoire encore dans les guerres plus terribles que nous prépare la fureur de revanche de la Barbarie allemande.

Honneur et gloire à M. Moureu.

M. GUIGNARD.



ALLOCUTION

DE

M. RAPHAEL BARQUISSAU

Président de la Société des Sciences et Arts

A LA SÉANCE PUBLIQUE DU 11 SEPTEMBRE 1923

MONSIEUR LE GOUVERNEUR,

MESDAMES ET MESSIEURS,

Notre société qui a donné le pas dans son titre aux Sciences sur les Arts est heureuse de faire entendre le professeur Moureu aux compatriotes de Joseph Hubert, de Lisset Geoffroy, d'Edmond Albius, d'Eugène, Camille et Hubert Jacob de Cordemoy, de Charles Frappier de Montbenoit, de Jean Bertho et du professeur Guyon.

C'est un devoir de reconnaissance pour l'illustre savant qui consacrera par son autorité mondiale la valeur de nos sources thermales et qui a bien voulu, à notre prière, s'arracher un moment au laboratoire où il étudie sans perdre une heure les échantillons prélevés dans ses randonnées fatigantes, à Cilaos, à Hell-Bourg, à Mafatte, demain au Bras-Cabot.

C'est en outre une chance heureuse qui nous permettra de bénéficier d'un peu de la science du successeur de Berthelot dans cette chaire de chimie organique du Collège de France où il a remplacé Jungfleisch, disciple et principal collaborateur du maître disparu. Le professeur Moureu y dirige à la fois le laboratoire de chimie organique, où il a réalisé de remarquables synthèses,

et le laboratoire de chimie — physique hydrologique à la création duquel il a énormément contribué et où il poursuit d'importantes recherches sur les gaz rares et la radio-activité des sources thermales. Ses « Notions fondamentales de chimie organique » petit livre au début, bientôt grossi par des additions successives, sont devenues le véritable manuel des étudiants de licence.

Directeur de la *Revue Scientifique*, dont chacun de nous connaît au moins la couverture rose, le professeur Moureu lui a donné une forte impulsion comme à toutes les œuvres dont il s'occupe.

Pendant la guerre, son rôle a été capital, par suite de ses études chimiques sur les gaz asphyxiants, arme meurtrière qu'il a su analyser, combattre et reconstituer pour nos soldats puisqu'hélas ! barbare ou scientifique, la violence appelle la violence.

Président de la Commission des études chimiques de guerre, il a, au cours de plusieurs missions, réalisé l'unité de front entre les chimistes alliés.

La confiance qu'il a su leur inspirer à tous lui a donné, après la guerre, une situation de premier ordre dans les associations interalliées de chimistes, dont il a été le promoteur et le président, et à la conférence de Washington où il fut l'un des conseillers techniques du délégué français.

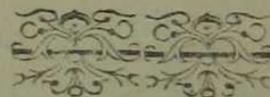
L'influence que lui ont acquise ses travaux de toutes sortes, il l'a mise au service de la campagne pour les laboratoires, documentant les discours parlementaires, organisant la propagande qui a déjà donné ici-même, dans cette petite province profondément française, d'importants résultats.

Permettez-moi, en formulant l'espoir que son passage à La Réunion ne sera pas moins avantageux à notre réputation de par le monde, d'adresser en votre nom nos plus vifs remerciements au professeur Moureu, ainsi qu'à ses dévoués collaborateurs M. Lepape, chef des travaux du laboratoire de chimie-physique hydrologique, et M. Jean Moureu, préparateur de la mission. J'associe res-

pectueusement à cet hommage la gracieuse collaboratrice qui n'a pas craint d'affronter les fatigues d'un voyage sur mer et sur terre, avec des moyens de locomotion parfois bien peu confortables, s'associant aussi étroitement aux travaux de son mari que la compagne de son glorieux prédécesseur au Collège de France, Madame Berthelot.

R. BARQUISSAU.

11 Septembre 1923.



La Science dans la Guerre et dans la Paix

*Analyse de la conférence du professeur Ch. Moureu,
membre de l'Institut.*

Le professeur Moureu commence par un éloge délicat de la société réunionnaise et des grands hommes qui l'ont illustrée.

« C'est une grande joie, pour un Français de Paris, de prendre la parole dans cette île de La Réunion, pleinement française et qui, par delà les mers lointaines, prolonge si heureusement le charme séducteur et le génie bienfaisant de la douce France.

Et je ne puis me défendre d'un réel sentiment de fierté d'avoir pour auditoire une assemblée aussi brillante, image fidèle d'une société qui compte des siècles de traditions fortes et saines, de haute culture et de nobles aspirations, et qui a donné le jour, dans les domaines de l'activité la plus diverse, à tant d'hommes éminents, dont s'enorgueillissent à juste titre et la terre natale et la grande Patrie. J'oserai placer cette conférence sous les auspices de toutes vos illustrations. Puisse leur souvenir m'inspirer et me rendre ainsi digne d'elles et de vous ! »

Il se propose de montrer comment la science qui a rendu aux Etats de si grands services pendant la guerre peut et doit leur en rendre encore pendant la paix. Malgré ses pertes, malgré ses dettes contractées pour la cause commune, il faut que la France reste forte. La science doit être un facteur primordial de relèvement économique et de sécurité, en attendant qu'elle devienne la source la plus abondante de la prospérité générale.

L'orateur évoque la première intervention des gaz asphyxiants dans la guerre le 22 Avril 1915 entre Bixchoote et Langemark.

L'Allemagne utilisait ainsi les ressources de la Chimie dont son remarquable outillage et sa hardiesse industrielle la rendaient maîtresse, bien que les grands inventeurs et les initiateurs aient été là aussi des Français : Lavoisier, Berthollet, Gay-Lussac, Dumas, Laurent, Gerhardt, Wurtz, Pasteur, Berthelot, Sainte-Claire-Deville, Curie, etc....

Il explique comment la méthode, la discipline, les facilités douanières et commerciales, l'abondance et l'instruction du personnel, les encouragements de l'Etat, avaient donné à l'Allemagne surtout en Chimie organique, une supériorité écrasante qui n'a pas peu contribué à lui faire déclencher la guerre. L'orateur montre ensuite l'importance énorme des fabrications chimiques pendant la guerre (dizaines de milliers de tonnes de gaz, de substances fumigènes, de médicaments, etc..., centaines de milliers de tonnes de poudres, et d'explosifs). « L'œuvre de la trop célèbre usine dite Badische, dont les frais d'installation n'avaient pas dépassé ceux d'une journée de guerre, a coûté à la France plus de sang que la Marne, plus de sang que Verdun même ».

L'Allemagne a employé pendant la guerre 30.000 chimistes, et la France seulement 2.500. C'est ce qui a permis à l'Allemagne de tenir si longtemps. La science française a empêché un désastre. Mais, ne jouons pas de nouveau l'existence de la France. « De bons laboratoires valent des divisions, de grands chimistes valent de grands généraux ». (Colonel Fabry). Le professeur Moureu trace ensuite un remarquable tableau des conquêtes de la science ; nous sommes heureux de pouvoir le reproduire *in extenso* :

« Si la Science, dans les convulsions titanesques qui viennent de bouleverser l'Univers, a joué un rôle primordial, et si trop souvent, hélas ! elle a été condamnée à des besognes infernales de barbarie et de cruauté, que de bienfaits ne voit-on pas en perspective si l'on envisage ses applications aux œuvres humanitaires de la Paix. Déjà les découvertes de la Physique, de la Chimie, de la Biologie, n'ont-elles pas, en moins d'un siècle, transformé, par d'incessants progrès, l'Industrie, l'Agriculture, le Commerce, l'Hygiène, la Médecine ?

Et l'asservissement des forces naturelles ne procure-t-il pas à l'homme actuel un bien-être qui fut absolument inconnu des contemporains même de Napoléon ?

Les cent années qui viennent de s'écouler ont vu des miracles sans nombre. Quel admirable sujet de mé-

ditation pour le Philosophe qui arrête un instant sa pensée sur les merveilles réalisées ! Quel sentiment d'orgueil l'anime quand il mesure l'étendue de ce qu'il sait et de ce qu'il peut !

La nature matérielle et les forces qui la gouvernent n'ont plus de secrets qui ne lui soient accessibles. Son intelligence a pour domaine l'Univers, dans le temps comme dans l'espace.

Il assiste aux premiers âges de la Terre. Il connaît l'état civil des Alpes, des Pyrénées et de leurs rivales. Sous ses yeux défilent les innombrables générations de plantes, d'animaux et d'hommes qui se sont succédé sur la planète.

Il voit naître et évoluer les mondes depuis la nébuleuse confuse jusqu'à l'étoile brillante. Il assigne à chaque astre sa position, la trajectoire suivant laquelle il est tenu de se mouvoir, et l'éclipse qu'il subira à la seconde précise dès longtemps prophétisée. Il pèse le Soleil et en indiquant sa lumière, il peut dire quelles substances le composent.

Il sait aussi de quoi sont formées les millions d'étoiles qui peuplent les cieux, celles mêmes dont les rayons, en dépit de leur inimaginable vitesse, chemine durant des siècles à travers l'infini avant d'atteindre son observatoire.

Il joue avec des forces naturelles, et il transforme à son gré, en l'une quelconque d'entre elles, chaleur, électricité, lumière, magnétisme et force mécanique.

Il dompte la foudre et désarme le ciel.

Il convertit la force des torrents en flots d'énergie, qui portent au loin, dans les contrées les plus désolées, la richesse et la vie.

Voyageant, à sa volonté, dans les airs, dans l'épaisseur comme à la surface des terres, dans les profondeurs comme à la surface des océans, il est le maître de l'espace. Par la vitesse, il s'affranchit de la distance et du temps lui-même.

Sa pensée, le son de sa voix, et jusqu'aux traits de

son visage, courent le long d'un fil léger, ou volent à travers l'espace, avec la rapidité de l'éclair jusqu'au bout du monde.

Les rayons du soleil sont ses instruments dociles de dessin, d'impression, de gravure, de peinture.

Il enregistre le mouvement et la parole, et à son gré les reproduit identiques.

Telles barrières opaques prennent, à sa volonté, la transparence du cristal.

Il fond et vaporise le granit ; il liquéfie et solidifie l'air.

Il pèse et compte, un à un, les myriades d'atomes qui forment la goutte d'eau et le grain de sel. Il divise l'atome lui-même, condamné à démentir son étymologie et à renier son nom, en une infinité de sous-atomes.

Il convertit les uns dans les autres les composés de la Chimie.

Il imite la Nature et souvent la surpasse ; il fabrique une gamme d'odeurs et de couleurs plus riche et plus variée.

Il crée la matière explosive, et, en déchainant la force qu'il y accumule, il coupe les isthmes, perce les monts, et lance à des distances fabuleuses les plus lourds projectiles.

Il décuple la fertilité du sol.

Le sous-sol livre à sa main indiscreète tous ses multiples trésors.

Il lit, dans l'organisme animal, le rôle du sang qui circule, du cœur qui bat, du poumon qui respire, du cerveau qui commande, du nerf qui porte l'ordre, du muscle qui obéit, de l'estomac qui digère, du chyl qui rajeunit le sang épuisé.

Il tue la douleur. Il donne un calme sommeil au malheureux dont on fouille les chairs.

Il tient en échec les grandes épidémies, auxquelles il oppose d'infranchissables barrières, il permet au scalpel toutes les audaces et la mort recule.

Son esprit embrasse, dans une vue d'ensemble, les phénomènes du monde animé, depuis les premières palpitations de la vie jusqu'à ses manifestations les plus hautes. Il voit, dans un cycle en perpétuelle activité, la terre, et, grâce aux rayons du soleil, l'air, nourrir les plantes, les animaux, et la dépouille des animaux, devenue la proie des infiniment petits, restituer au règne minéral ce qu'il avait perdu.

Tel est, dans son essence, le savoir de l'homme ; tel est son pouvoir. Quel plus merveilleux roman eût jamais pu concevoir l'imagination ! Il n'est pas sans intérêt, à ce propos, de remarquer avec Sir J. J. Thomson que « les rôles joués, dans la découverte scientifique, par l'esprit et la matière réagissant l'un sur l'autre, sont fort différents de ceux qu'à l'habitude de leur assigner le jugement populaire. C'est une opinion largement répandue que l'esprit est par lui-même spéculatif au-delà de toute limite, et qu'il n'est préservé des conceptions extravagantes que par le contrôle de son stupide et prosaïque partenaire : le fait matériel. La vérité est plutôt : que l'esprit, dans cette association agit comme un frein, que le partenaire impulsif est le fait physique et que celui-ci excite l'esprit à faire des bonds dont il frémirait s'il n'était éperonné par un tel aiguillon. La Nature est beaucoup plus merveilleuse et étrange que tout ce que nous pouvons tirer du plus profond de notre connaissance ».

D'un autre point de vue il est curieux d'observer que le spectacle de tant de prodigieuses choses nous soit à ce point familier qu'elles apparaissent généralement comme toutes naturelles, et qu'il faille véritablement faire effort pour en arriver à concevoir que naguère elles étaient inconnues, voire même reléguées dans le domaine de la pure fantaisie. Sous ce rapport l'inconscience de la multitude, sa méconnaissance des mérites des inventeurs, sont incommensurables. Le chemin de fer, la bicyclette, l'automobile, l'aviation, la photographie, la lu-

mière électrique, le téléphone, les opérations chirurgicales sans douleur, la guérison de la rage et de la diphtérie ne causent à la plupart aucun étonnement. Pour eux, les choses sont ainsi en ce bas monde, sans plus, comme si tout avait de tout temps existé. Si, brusquement, ils se trouvaient en proie à la maladie et à la souffrance dans quelque coin perdu de la planète, sans ressources locales et sans les actuels moyens de communication, alors ils connaîtraient toute la valeur de la Science, source de bien-être et de santé pour tous les hommes.

Notre Philosophe, par contre, rapprochant le passé du présent, mesurera l'immensité du progrès accompli ; et, s'il est, par surcroît, doublé d'un octogénaire, il se rappellera l'époque de la diligence, de la hideuse variole et du choléra. Il se dira qu'il a, en fait, connu deux existences terrestres distinctes : celle de nos jours et celle de son enfance, beaucoup plus dissemblables, à mille points de vue, que si, en d'autres temps, elles eussent été distantes de centaines et de milliers d'années ; et il aura l'impression d'avoir vécu comme s'il était réellement né deux fois à de longs siècles d'intervalle.

Mais de même que l'horizon s'élargit à mesure que l'on gravit les sommets, de même la Science, dans son ascension continue, nous ouvre des perspectives toujours plus vastes.

Et l'imagination prend son vol !

Quelles grandes conquêtes nos fils réaliseront-ils ? Quelles nouvelles surprises les attendent ? Que leur donnera la Radioactivité ? Parviendront-ils à libérer et à capter les réserves d'énergie emprisonnées dans l'atome.

D'après les théories actuelles, ces réserves sont formidables, et auprès de l'énergie intra-atomique, celle qui entre en jeu dans nos opérations chimiques ordinaires apparaît comme absolument négligeables. Les ressources en énergie dont nous sommes maîtres et que nous utilisons présentement ne sont donc que des miettes arrachées aux abondantes provisions incluses dans

la Matière. Certes « les frontières de l'atome sont sévèrement gardées » mais la forteresse n'est pas imprenable, et l'on ne saurait douter, quand on jette un regard vers les merveilles déjà accomplies par la Science, qu'un jour ne vienne où nous réussirons à disloquer, et aussi à construire au laboratoire, les corps simples, comme nous savons aujourd'hui dissocier et reconstituer les corps composés. Et la conquête aura une valeur infinie.

Il est toujours présomptueux de prophétiser ; et, cependant, comment résister à l'attrait du rêve qui s'empare de l'esprit quand on cherche à prévoir les conséquences d'une telle victoire ? Les pulsations du monde puiseront alors leur force à une source nouvelle d'énergie, et celle-ci dépassera toutes celles que nous connaissons aujourd'hui de l'énorme distance qui les sépare elles-mêmes des ressources naturelles de l'homme sauvage.

On ne doit pas tenir pour absurde de supposer que l'homme soulèvera alors les montagnes, subjuguera les mers, asservira les forces atmosphériques. On peut prévoir que tels éléments aujourd'hui rares deviendront d'un usage courant : l'or sera probablement quelque jour un métal aussi vulgaire que le fer. D'étranges surprises nous attendent sans doute, plus étonnantes encore que celles attribuées aux « pierres philosophales » et aux « élixirs de vie » des alchimistes de tous les temps. Notre actuelle Photographie deviendra peut-être un art suranné

Et qui peut prévoir les développements et les transformations de la Biologie, de la Médecine, de l'Hygiène, de l'Agriculture, de l'Industrie, du Commerce, qui seront la conséquence de cette renaissance de la Science ? N'en résultera-t-il pas une existence encore plus dissemblable de la nôtre que la nôtre ne l'est de celle de l'Homme primitif ? Encore une fois la face du Monde aura été renouvelée.

Plus profonde sera la révolution scientifique, plus complète sera la révolution économique et sociale, plus nécessaire aussi et plus certain le règne de la moralité, et plus grande enfin la somme de bonheur dont jouira

l'Homme, devenu par son intelligence un Roi de la Nature tout-puissant.

Telles sont les perspectives qu'offre la Science aux efforts des chercheurs. A quand la réalisation d'un tel rêve ? Faudra-t-il cinquante ans ? cent ans ? des siècles ? Question à laquelle nul aujourd'hui ne saurait répondre. Mais la révolution paraît fatale, et l'on peut affirmer qu'elle se produira d'autant plus vite qu'il y aura dans le monde plus d'esprits supérieurs adonnés aux recherches scientifiques.

Une chose, au surplus, est certaine : c'est que le champ de l'inconnu est sans bornes, en surface comme en profondeur et que le savoir du Savant n'égalera jamais sa curiosité et sa soif de découvertes.

Mais revenons à la réalité. Pour merveilleux que soit l'aspect sous lequel les prédictions scientifiques envisagent l'avenir, il ne saurait nous détourner des problèmes actuels, à la vérité plus modestes du point de vue de l'histoire générale du progrès, mais d'une importance capitale pour le temps présent. Des réalisations immédiates et de la plus haute utilité sont partout possibles. Dans tous les domaines de l'activité économique, dans l'exploitation du sol et du sous-sol, dans la production industrielle, la Science doit apporter l'élément décisif de la fécondité et de la prospérité, comme elle doit être un facteur essentiel du succès dans la lutte contre la maladie, la souffrance et la mort. Qu'une telle vérité apparaisse avec la force de l'évidence, c'est ce que pourra reconnaître quiconque sait « que la production des champs, dans toute l'étendue du problème, n'est désormais qu'une application continuelle des lois et découvertes de la chimie ; que tous les problèmes concernant l'hygiène publique ont désormais un auxiliaire constant dans la chimie ; que pour être sûre et rationnelle, l'alimentation a besoin, à chaque pas de la Chimie ; que la Thérapeutique et la clinique sont redevables de leur développement actuel aux découvertes et aux méthodes chimiques » ; que l'étude chimique des ciments et des matériaux de construction, avec la découverte des explosifs, a rendu possible des travaux qui n'eussent pu être

tentés autrefois ; que les découvertes de la chimie profitent de mille manières aux arts ornementaux, et que la mode elle-même, si capricieuse en ses manifestations, a trouvé dans la chimie d'inépuisables ressources pour la nouveauté des tissus, ainsi que pour la variété et la splendeur des couleurs.

La société civile est aujourd'hui constituée de telle sorte que notre alimentation quotidienne, notre logement, l'éclairage, le chauffage, nos vêtements, les précautions contre les maladies et leur traitement, tout, en dernière analyse, se présente comme étant largement tributaire de la chimie. La vie des individus et des collectivités est tout entière imprégnée de ses universelles applications. Cette profonde infiltration de la Chimie dans toutes les parties de l'organisme si vaste et si compliqué de la société moderne, en favorisant les progrès des Industries Chimiques et, par contre-coup, ceux des autres Industries, doit en faire « le facteur principal de l'économie des Etats » et une source abondante de prospérité ; et l'on peut affirmer que, partout où les industries chimiques seront les plus florissantes, on rencontrera non seulement la plus grande somme de bien-être, mais aussi le plus de richesse et le plus de puissance.

Les plus sceptiques ne peuvent le contester : la Science, est la puissance, et cette puissance s'accroîtra indéfiniment. Double vérité, aussi certaine que la lumière du jour, dont il importe de se pénétrer intimement et profondément.

Si l'homme est encore enchaîné à la matière par une infinité de servitudes, c'est le propre de la Science de s'en affranchir peu à peu. Les conquêtes de la Science doivent donc être un facteur primordial de transformation sociale. De plus en plus la tâche des hommes politiques et des diplomates — et éventuellement, hélas ! celle des armées — consistera à harmoniser l'existence des nations avec les conséquences économiques des découvertes de la Science. Les sous-marins et les avions tiendront toujours une grande place dans les tractations internationales. Si quelque nouvel engrais venait à multiplier encore le rendement de la culture du blé, le mar-

ché actuel en serait totalement bouleversé. Il est donc évident que, dans l'évaluation de la puissance d'une nation, les diplomates doivent considérer ses organes scientifiques et la valeur de ses hommes de science comme étant d'une importance fondamentale du même ordre que les mouvements de la population, les richesses naturelles ou les forces militaires. Au fond de la vie moderne, de toutes ses manifestations, on retrouve la Science. En dehors des causes d'ordre moral (idéal sociologique, affinités techniques, etc) on peut dire que c'est la Science qui mène aujourd'hui le Monde. Dans une mesure toujours plus large, c'est elle qui oriente les destinées des individus et des Etats, lesquels, plus ou moins consciemment, mais fatalement, règlent leur existence sur les changements perpétuels issus des nouvelles acquisitions de la Science.

Après avoir exalté la beauté et la grandeur du rôle de la science, le professeur Moureu insiste pour que l'on organise et que l'on outille la France en vue de la bataille scientifique et industrielle qui va se livrer : encouragement des vocations, vie décente assurée aux chercheurs, vie large assurée aux laboratoires.

De grands esprits, à la tribune et dans la presse, mènent dans ce sens une campagne qui commence à porter des fruits. Les organisations ouvrières, elles-mêmes, s'associent à cette campagne. Voici le texte de la délibération adoptée en Juin 1919 à Atlantic City par la Fédération Américaine du travail, la plus puissante du monde :

« Considérant que la recherche scientifique et ses applications techniques constituent une des bases essentielles du développement des industries manufacturières, agricoles, minières et autres ;

Considérant que le rendement industriel est considérablement accru par l'utilisation technique des résultats des recherches scientifiques relatives à la physique, à la chimie, à la biologie, à la géologie, à l'art de l'ingénieur, à l'agriculture et aux sciences connexes ; que d'ailleurs le développement général du bien-être résultant des progrès scientifiques donne des avantages dépassant bien des fois les dépenses occasionnées par les recherches correspondantes ;

Considérant que l'augmentation de la production industrielle résultant de la recherche scientifique est un puissant facteur dans la lutte tous les jours plus vive menée par les travailleurs pour améliorer leurs conditions d'existence ; que l'importance de ce facteur ira constamment en croissant, parce qu'il existe une limite supérieure des conditions moyennes de la vie de l'ensemble de la population impossible à dépasser tant qu'on se contente d'agir, comme on le fait aujourd'hui, sur les seuls modes de répartition de la richesse ; que la recherche scientifique peut au contraire élever cette limite en intensifiant la production industrielle par la mise en œuvre des résultats de la science ;

Considérant que le gouvernement fédéral, les gouvernements d'Etats et les gouvernements locaux ont à résoudre nombre de problèmes importants et urgents d'administration et de législation, dont la solution dépend d'études scientifiques et techniques ;

Considérant que la guerre a fait comprendre aux nations belligérantes l'influence prépondérante de la science et de la technique sur le bien-être et la puissance de chaque pays, aussi bien en temps de guerre qu'en temps de paix ; que non seulement l'initiative privée essaie d'organiser des recherches de grande envergure, intéressant le pays tout entier, mais qu'en outre plusieurs gouvernements participent activement et viennent en aide à de telles entreprises ;

En conséquence, la Fédération du Travail, réunie en congrès, déclare qu'il est d'un intérêt majeur, pour le bien-être de la nation, d'aborder un large programme de recherches scientifiques ; que le gouvernement fédéral doit employer tous les moyens en son pouvoir pour assurer la réalisation de ce programme ; que l'intervention directe du gouvernement dans l'accomplissement de ces recherches doit tendre à en accroître l'étendue et l'importance au moyen de subventions générales... »

L'orateur fait alors observer que cette conception nouvelle est

de nature à faire disparaître la lutte des classes, puisque la production scientifique des richesses pratiquement illimitée, donnerait à chacun la part de bien-être à laquelle il a droit.

Il termine en proclamant la venue d'un âge nouveau : l'âge scientifique et industriel. Il demande que l'éducation s'inspire de cette vérité et qu'elle féconde toute l'activité nationale de la France.

R. B.



ALLOCUTION

DE

M. TH. GAUTIER

Proviseur du Lycée Leconte de Lisle

à l'occasion de la visite faite au Lycée le 15 Septembre 1923 par M. MOUREU, Membre de l'Institut, professeur au Collège de France.

Il y a quelques semaines, M. le Professeur JADIN, de l'Université de Strasbourg, était de passage à La Réunion. Le Lycée étant en vacances, nous n'avons pu le recevoir ; mais j'ai tenu à lui présenter l'hommage du Corps enseignant et de la jeunesse scolaire de La Réunion.

Aujourd'hui, fait unique, peut-être, dans l'histoire de ce Lycée, pourtant centenaire, nous avons la bonne fortune de recevoir un membre de l'Institut, Professeur au Collège de France, un savant de renommée mondiale, M. MOUREU, que nous sommes heureux de saluer, veut bien, malgré ses préoccupations de départ, nous consacrer quelques instants et adresser la bonne parole aux grands élèves du Lycée ainsi qu'à ceux du Cours Normal et des Cours Complémentaires de Saint-Denis.

Nous lui sommes profondément reconnaissants de la marque d'intérêt qu'il donne, lui, membre éminent de l'Enseignement supérieur, à l'Enseignement secondaire et à l'Enseignement primaire de ce petit pays.

Nous rappelant spécialement ses fonctions de professeur au Collège de France, nous lui demandons de vou-